

jeudi 27 septembre 2018 LE FIGARO

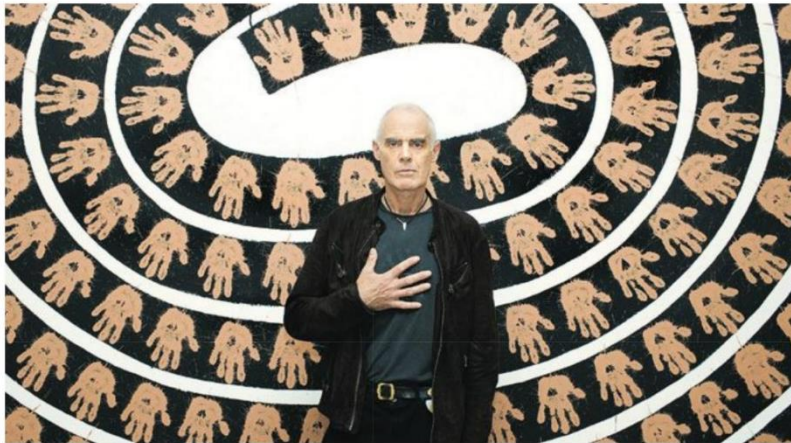
30 | CULTURE

Richard Long, l'art au fil du paysage

EXPOSITION La légende britannique du land art est à l'honneur cet automne à Bruxelles, une première depuis 40 ans. Rencontre avec un solitaire joyeux qui parle de la nature avec modestie, poésie et précision.

É PROPOS RECUEILLIS À BRUXELLES PAR VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle

voquer Richard Long, c'est se retrouver dans une nature vierge où la main de l'homme invisible ne se devine qu'à la façon dont les pierres sont alignées, dressées, posées, formant un dessin symbolique et sculptural. Des cercles, des spirales, des mosaïques de pierres, des chemins nets et sans but, des croix horizontales, des géométries de branches, des peintures à la boue surgissent dans son sillage. Laisant le spectateur recueilli comme devant des cairns qui marquent la route, en Écosse et en Irlande, ou devant les pierres monumentales de Stonehenge. Richard Long est la grande figure britannique du land art, un poète du geste éphémère qui prend le paysage comme témoin. C'est aussi un esprit fort du « Conceptual Art in Britain 1964-1979 », titre de l'exposition de la Tate Britain qui l'avait inclus en



Red Walk, de marcher d'une tâche rouge à l'autre dans le paysage.

Le land art implique souvent une expérience solitaire, voire une vie d'ermite. D'où vous vient cette attirance? Enfant, je jouais dans les gorges creusées par l'Avon et sur les falaises qui forment le relief de Bristol. Mon père était instituteur. J'étais l'aîné de trois, un garçon assez fougueux, jouissant d'une grande liberté de mouvement. Dans cette région, l'écho de la guerre était resté lointain. Comme d'ailleurs celui des grandes villes. Rien ne semblait attendre le côté immuable des choses, les pique-niques au bord de la rivière, la tente que l'on y plantait. Aller au collège à Londres dans les années 1960 était fantastique. À Saint Martin's School of Art, j'étais avec George Passmore qui vient aussi du Devon, déjà un personnage à l'Oscar Wilde, un an avant que n'arrive à Londres Gilbert Prousch et qu'ils forment leur duo Gilbert & George. La musique, la mode, c'était le règne même de l'imaginaire.

« Les feuilles rouges de mon érable japonais à l'automne m'ont donné l'idée de faire ma Red Walk, de marcher d'une tâche rouge à l'autre dans le paysage »

RICHARD LONG

2016, aux côtés de Hamish Fulton, Susan Hiller, Conrad Atkinson. La Fondation CAB, créée en 2012 à Bruxelles par le collectionneur belge Hubert Bonnet, est un espace à but non lucratif qui vise à promouvoir l'art minimal et conceptuel. L'ancien entrepôt des années 1930 de style Art déco, construit pour l'industrie minière, accueillie donc, dans ses proportions rudes et épurées, la première exposition monographique dédiée à Richard Long en Belgique depuis quarante ans. Rencontre avec un géant de l'art, dans les deux acceptions du terme, silhouette fine de grimpeur à 73 ans, tenue sans artifices de randonneur, palette de bruns et de noirs. Juste le nécessaire, rien d'inutile, ni dans les apparences, ni dans les propos.

LE FIGARO. - Aimez-vous vous retrouver, comme à la Tate Britain, classé parmi les artistes conceptuels britanniques? **N'est-ce pas un peu austère?** **Richard LONG.** - Non, pourquoi trouver l'art conceptuel sévère? Il est riche et sensible. Je suis un artiste anglais, j'étais donc face à mon premier public qui partage mon goût et ma connaissance du paysage anglais.

Pourquoi êtes-vous si attaché à votre terre natale? Un de mes ancêtres, un Irlandais de Cork, fabricant de violons, se-

rait venu en Angleterre et y aurait épousé une aristocrate, c'est la légende de ma famille! Au cours d'une de mes marches du sud au nord de l'Irlande, j'ai traversé quantité de villages où chaque bar s'appelait Long's Bar.

Vous avez dit que la boue de la rivière Avon était votre ADN. Pourquoi?

Je suis né en juin 1945 à Bristol, au bord d'une rivière où remonte la marée, suivant la marche de la Lune. Ce phénomène a eu une grande influence sur moi, pourtant enfant des villes, comme d'ailleurs les étés dans le Devon avec mon grand-père, un vrai country man. Deux fois par jour à Bristol, la rivière était à moitié pleine ou vide. Cette boue fluviale

a des propriétés élastiques très particulières que l'on ne retrouve pas au cœur des terres. Tout est lié entre ma vie et mon œuvre. J'ai fait de longues marches dans la boue, j'en ai transporté, en suivant dans le ciel la progression d'une éclipse lunaire qui culminait à minuit (*Walking to a Lunar Eclipse*, soit 366 miles en 8 jours en 1996, expérience montrée dans l'exposition de la Tate Britain). Je suis moins bon marcheur aujourd'hui. J'essaie de marcher le plus possible, dans ma vie pourtant si occupée, une discipline qui m'aide à rester libre, relax, en forme. J'ai aussi une bicyclette pour m'y tenir. J'habite une vieille école en dehors de Bristol. J'y ai un jardin, mais pas vraiment celui bien rangé d'un typique English-

man. J'ai un petit bois, un arboretum qui appartenait à la Bristol University. Les feuilles rouges de mon érable japonais à l'automne m'ont donné l'idée de faire ma

Richard Long devant *Tiger Hands* au MAMAC, à Nice. Ci-dessous: *Ligne*. OUVIER MONGE/M.Y.O.P.



Michael Heizer, sculpter à l'échelle de la nature



L'échappée belle dans la nature, c'est toute l'histoire de ma vie

MICHAEL HEIZER COURTESY OF THE ARTIST AND GAGOSIAN GALLERY / JOHN WEBER

Ne dites pas à Michael Heizer, 74 ans, qu'il est la légende vivante du land art américain, au même titre que feu son compatriote Robert Smithson (1938-1973) dont la *Spiral Jetty*, créée en avril 1970 à Great Salt Lake dans l'Utah, a nécessité 292 automoteurs à dix roues et 625 personnes qui ont déplacé 6783 tonnes de terre jusqu'au lac salé. « Je ne me définis pas comme un land artist. C'est un terme que mon ami Walter de Maria (1935-2013) a inventé. Et c'est une catégorie simplificatrice utilisée pour réunir des artistes fort différents. Je ne veux faire que l'art qui est le mien, je sculpte et je veux apporter une contribution nouvelle à l'histoire de l'art, je n'ai jamais cherché à intégrer un mouvement », nous dit-il, de sa voix cassée, en plein montage de son installation monumentale chez Gagosian au Bourget.

Visage buriné comme un pro du Far West, l'œil bleu souvent caché par des sourcils qui se froncent, Michael Heizer est un personnage hors du temps. Un clone d'Ed Harris, usé et charmeur, dans *The Hours* de Stephen Daldry (2003). Quand il sourit de ses dents intenses blanches, on devine le jeune homme aventurier qu'il fut, beau spécimen de la côte Ouest suivant son anthropologue de père, Robert Heizer, d'un site du Nevada à un site de Californie. « Mon père sondait déjà le sol à la recherche de la culture indienne. Mon grand-père, mon oncle étaient mineurs. Voilà l'atmosphère qui m'a vu grandir. Mon art n'est pas une posture, il découle de mon enfance. »

Artiste dans l'âme, Michael Heizer a creusé les *Nine Nevada Depressions* en 1968, dessins installés dans l'espace, à même la terre qui devint matière première,

série culte que lui commanda Robert Scull (1917-1985), « qui cherchait à repousser les limites du mot collectionneur ». « L'échappée belle dans la nature, c'est toute l'histoire de ma vie. J'ai vu des quantités de trous creusés dans le sol, tous les étés, tous les week-ends. D'une certaine façon, j'ai fait comme les hommes de ma famille, mais en artiste », nous raconte ce lointain descendant d'un émigré alsacien épiscopalien. Nombre de ses interventions spectaculaires ont disparu avec le temps, sont parfois « réactivées » au musée, comme au Lacma de Los Angeles.

À l'écart des mondanités

Ermite au grand air, peu enclin à la confiance immédiate, il s'est tenu à l'écart des mondanités de l'art, même s'il vit désormais au cœur de Manhattan, « pour être au niveau de la mer ». Il a dirigé un

Avez-vous le sentiment de coïncider, en tant que land artist, avec ce grand souci actuel pour l'environnement?

Je ne suis pas militant, je suis un artiste. Je n'ai pas lu les Mémoires du cinéaste John Boorman (*Adventures of a Suburban Boy*, en anglais, NDLR), mais j'aime beaucoup son autre livre *Money Into Light: The Emerald Forest: A Diary*, très beau titre et très beau film sur le tournage de ce film tropical. Il a tourné d'ailleurs un documentaire sur le collage où j'étais un simple étudiant, un figurant. ■

« *Along the Way, Richard Long* », jusqu'au 27 octobre à la Fondation CAB, 32-34, rue Borrens, Bruxelles (www.fondationcab.com)

vrai ranch dans le Nevada, The Sleep Late Ranch. « perdu à 1760 m d'altitude, au bout des pistes à 80 miles d'Alamo, à 200 miles du premier hôpital » (rires). Ce titre idyllique paraît trompeur, vu sa minceur extrême de cavalier et son profil ascétique de marcheur, plus un Richard Widmark affamé qu'un John Wayne triomphant. Tomato Rose, son border collie, est un authentique chien de berger qui réunissait le bétail, comme la tour Eiffel dorée accrochée à son collier ne le laisse pas supposer. Michael Heizer a imaginé en 1970 une ville-sculpture, City, dans le Lincoln County, Nevada, projet soutenu par la Dia Art Foundation, monument de la nature anti-Disney World « proche, dit-il, de son achèvement ». ■ **V. D.**

« Michael Heizer », du 16 octobre au 2 février chez Gagosian, Le Bourget (93).